

1

La grande aiguille de l'horloge murale toucha le onze au moment où Abbot levait les yeux sur elle. Il poussa un soupir de satisfaction en se redressant sur sa chaise, tira un trait sous l'opération en cours et jeta un coup d'œil sur son collègue qui, au bureau voisin, radotait les mêmes gestes. Abbot repoussa son livre de comptes, ses crayons, ses papiers, comme on le fait de son assiette à la fin d'un repas expédié. Il se leva, referma d'un geste sec et machinal le classeur de bois et descendit en les roulant ses manches de lustrine. L'esprit économe de sa femme avait triomphé des sarcasmes de ses collègues. Comme chaque soir, il changea la date au calendrier mural, l'avançant d'un jour. Son voisin achevait le rangement diurne de leur bureau, ouvrait leur fenêtre que la femme de ménage refermerait plus tard, montait sur la table les corbeilles à papier en osier, donnait un tour de clé à la pendule octogonale en bois signée Lecomte Frères.

Des alvéoles contiguës le même bruissement incertain fait de grincements, de raclements, animait l'ultime agitation de cette journée d'ennui. Dans

les couloirs, l'habituel silence brisé ponctuellement à chaque sortie renvoyait l'écho d'interpellations amicales, de furtives collusions.

Abbot et son collègue se présentèrent ensemble à la porte et comme chaque soir, firent assaut d'urbanités. Ils saluèrent en descendant ceux des autres étages, visages flous à peine connus, enfermés dans leurs fonctions comme ces lignes de front où chaque poste séparé a un devoir différent.

Le concierge leur adressa un signe de tête, attendant en tenant sa lourde porte que tous fussent sortis.

Comme chaque vendredi soir, le collègue d'Abbot lui proposa de venir prendre l'apéritif dans le café où se rendaient la plupart des employés de cette administration.

— Non merci, je dois rentrer, déclina-t-il.

— Ah ?... Vous avez à écrire...

Gêné il se contenta de sourire.

— Non, j'ai des courses à faire.

Comme à chaque fois qu'il sentait l'ironie chez son collègue, il regrettait de s'être laissé aller aux confidences.

Goguenard, l'autre lança :

— J'espère que vous serez prêt pour le Grand Prix.

— J'espère bien.

Réponse habituelle à cette plaisanterie rituelle.

Ils se séparèrent sur le trottoir, l'un remontant la rue, l'autre la descendant. Une fin de soleil poudrait la chaussée, avivant par éclats l'eau saumâtre du caniveau.

Abbot s'arrêta devant l'épicerie italienne et regarda les rigazottas. Il les adorait. Sa pensée un instant flotta vers le repas insipide qui l'attendait, il haussa les

JEUX DE DUPES

épaules, regarda gourmand la pile de pâtes onctueuses gonflées de viande et d'épices et rentra chez lui.

Il souhaita le bonsoir à la gardienne, monta l'escalier et ouvrit sa porte.

Sa femme parut sur le seuil de sa cuisine.

— Je n'ai plus de pain, tu veux redescendre ?

— Non, ça ira.

Il entra dans leur chambre où il s'était aménagé, sur la table de bridge, un coin pour écrire. D'un tiroir fermé à clé de l'armoire, il sortit son manuscrit. Il le serra là pour échapper à la curiosité qu'il estimait malveillante de sa femme et de sa fille. Il le porta sur la table, l'ouvrit au dernier chapitre, le relut, s'assit confortablement et, avec un imperceptible soupir de satisfaction, décapuchonna son stylo Bic et commença à écrire. Sa main courait sur le papier et si elle s'arrêtait, butant sur une idée ou trébuchant sur un mot, il relevait la tête, serrait fortement les lèvres, le regard perdu, saisi à chaque fois par l'angoisse de ne pouvoir continuer. Si l'arrêt durait trop, il posait son stylo, se frottait les mains, les tordait plutôt, tandis que son buste oscillait à la façon de celui de ces juifs qui prient corps et âme entremêlés, entièrement livrés à leur extase.

Il sortait de ces séances d'écriture comme émergeant d'un autre monde, comme un voyageur lunaire reprenant pied sur son univers et regardant les objets familiers qui, un temps, lui étaient devenus étrangers. Ses échappées étaient courtes, le dîner arrivait très vite ; il rejoignait alors la table familiale où sa femme et sa fille l'attendaient. Tandis qu'il buvait sa soupe, il entendait leur parlotte comme une succession de hachures informulées qui n'at-

teignaient pas son degré de perception. Il observait leur ressemblance par-dessus sa cuillère, notant leurs visages identiquement pâles, serrés autour d'un nez pointu qu'elles tendaient de la même manière en parlant, ponctuant la fin de chaque phrase de brefs mouvements de tête.

Sa femme apporta de la salade et un morceau de fromage. Le dîner était fini, Abbot regretta ses rigazottas.

— Tu sors encore ce soir ?

La plus âgée interrogeait la jeune. Celle-ci acquiesça de la tête sans lever les yeux.

— C'est tous les soirs alors !

Leur fille travaillait comme caissière dans un supermarché de la périphérie, elle y avait connu un garçon qu'elle s'était mise à fréquenter.

— Bien sûr, toi tu ne dis rien !

Le reproche conjugalement fielleux cernait l'indifférence d'Abbot.

Il haussa les épaules sans répondre.

— Ça ne t'intéresse pas, tout retombe toujours sur moi, continua-t-elle.

— Je ne rentrerai pas tard, promit la fille.

— Il y a du dessert ? questionna Abbot.

— Des pommes, elles sont sur le buffet de la cuisine.

Il se leva pendant que les deux femmes poursuivaient leur discussion, puis elles disparurent dans la cuisine, pendant qu'il restait à table à mâchonner son fruit.

La vaisselle terminée, sa fille passa dans le cabinet de toilette et sortit rapidement en leur souhaitant le bonsoir.

Il alluma le poste de radio pendant que sa femme sortait sa boîte à couture et s'installait avec des chemises de son mari sur les genoux.

JEUX DE DUPES

— Je ne sais pas ce que tu fais avec tes cols, ils sont usés comme si tu les frottais à la pierre ponce, ça va faire deux fois que je retourne celui-là !

— Cette chemise est vieille, je peux peut-être m'en acheter une autre ?

Il répondait par politesse, mourant d'envie de retrouver son manuscrit.

— C'est ça ! avec ce que tu gagnes : tu peux t'acheter des chemises neuves tous les jours, pour travailler c'est bien suffisant.

Il restait debout, n'osant pas s'esquiver trop vite.

— Je n'aime pas ça, dit-elle tout à coup.

— Quoi donc ?

— Qu'elle sorte tous les soirs... On ne le connaît ni d'Ève ni d'Adam, ce garçon.

— Ils travaillent ensemble.

— Ça, je sais, merci ! C'est même tout ce qu'on sait.

Il ne répondit pas, glissant vers la chambre.

— Où vas-tu ?

— Je pensais travailler un peu.

— Mon pauvre ami, tu n'es pas avec moi depuis cinq minutes que tu veux t'éclipser. Ah, c'est vraiment agréable ! Je suis toute seule toute la journée et tu ne peux même pas me tenir compagnie le soir ? Eh bien, vas-y, écrire tes élucubrations !

Il la regarda, étonné : il ne lui connaissait pas ce mot.

Résigné, il s'assit et prit un hebdomadaire qui traînait.

2

Un dimanche après-midi où il était resté à la maison pendant que sa femme rendait visite à sa sœur, au milieu d'une page il écrivit le mot : « FIN ».

Il resta un moment à le regarder avec un mélange de satisfaction et de regrets, comme on contemple un voyage réussi qui se termine. Il revint en arrière, relisant ses derniers mots, les caressant du doigt comme s'il sentait sur sa peau l'émotion qu'il y avait mise. En haut de cette page, il écrivit : 283. Son livre compterait deux cent quatre-vingt-trois pages. L'aventure était terminée ; ses personnages, devenus compagnons de voyage, plus proches et familiers que ceux qui l'entouraient, retournaient à leur néant. L'amertume de la séparation assombrissait le plaisir de la réussite. Il songea un instant écrire une suite et sut en même temps que c'était impossible : il avait tout dit, ils avaient tout dit.

Il alla prendre dans l'armoire un paquet qui était là depuis longtemps, le système de reliure ; il l'avait acheté dans une grande papeterie, la couverture en carton fort était marron clair.

Il réunit ses pages avec soin, recommença plusieurs fois jusqu'à ce qu'il fût pleinement satisfait. Sur la couverture, il colla une étiquette au graphisme ancien, comme celles que l'on met sur les pots de confiture industrielle pour faire croire qu'elles sont faites « maison », la compléta avec un crayon-feutre plus épais, d'une écriture arrondie, Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et reconnut le pas de sa femme.

— Tu es là ? héla-t-elle

— Oui je suis là.

Il répondit sèchement, irrité qu'elle fût déjà de retour.

Il perçut plus qu'il n'entendit le petit meuble de l'entrée où ils rangeaient leurs chaussures s'ouvrir et se refermer.

Elle arriva dans ses pantoufles à semelle de feutre.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

Il hésita à répondre : « J'ai travaillé. » Pour elle, comme pour le reste de son entourage, un travail qui ne rapportait pas et vous procurait du plaisir n'était pas un travail ; tout juste une distraction.

Il lui dit :

— Je me suis reposé.

— Eh bien, tu as eu tort de ne pas venir, Germaine avait fait une amandine comme tu les aimes, et il y avait une bonne émission à la télé, des variétés avec des jeux... Si on achetait une télé ? enchaîna-t-elle brusquement

Il haussa les sourcils.

— Je croyais qu'on n'avait pas les moyens...

— On prendra un petit crédit, on a quelques économies.

JEUX DE DUPES

— Mais c'était pour le toit de la maison.

Il faisait allusion à un petit pavillon près de Montargis qui lui venait de ses parents. Ils se contentaient d'en assurer l'entretien, remettant au moment de la retraite les autres travaux.

— Eh bien, le toit attendra.

— Mais la charpente va s'abîmer...

— Mais non, si elle devait s'abîmer, ce serait déjà fait !

Il haussa les épaules ; c'était elle qui jusque-là s'était opposée à ce qu'ils possèdent une télé, prétextant la scolarité de leur fille, puis estimant qu'on devait attendre « que tout ça soit bien au point ». Lui aurait aimé cette ouverture dans leur vie. Bien souvent, entendant le matin ses collègues commenter telle ou telle émission, il se sentait exclu de leur complicité, étranger à un groupe qui partagerait sans lui les miettes d'un festin.

Sa femme s'installa à la table et ouvrit le carnet de comptes du ménage.

— On peut donner une partie comptant et le reste en six mois, sans que ça touche à nos réserves, ajouta-t-elle... Évidemment, s'il n'y avait pas une grosse différence, on pourrait la prendre en couleur.

— Ça vaut combien, une télé ?

— Il y en a à tous les prix. Il faut prendre une marque pour être tranquille, du solide, pas du luxueux, on ne la change pas tous les jours.

Il la regarda ; ses joues étaient roses d'excitation.

— C'est ta sœur qui t'a convaincue ?

— Pas du tout, mais le soir, quand tu t'enfermes dans la chambre et que je reste toute seule...

— J'ai fini.

— Ah bon... Mais quand même, dans la journée, il y a des trucs intéressants pour les femmes à la maison. Moi, je n'ai pas d'amies, je ne sors pas, toi tu as ton travail... Et puis un homme, c'est pas pareil.

— Il faut mettre une antenne sur le toit ?

— Non, une intérieure suffira.

Il ne put s'empêcher de sourire ; elle reprenait ses propres arguments.

— Bon alors, c'est pour quand ?

— Eh bien si tu veux, demain soir après ton travail, on peut aller chez Ledoux, tu sais à côté de la boulangerie ? Paraît qu'il est très sérieux et qu'il vient tout de suite en cas de panne.

Elle jacassa pendant tout le repas, complètement absorbée par son projet. Elle ne remarqua même pas que leur fille rentrait tard et la mine penaude.

3

Abbot poussa la porte de la papeterie et descendit les trois marches. Attirée par le carillon, une femme maigre au rictus dédaigneux apparut.

— Vous désirez ?

— Bonjour madame, dit Abbot avec un sourire, on m'a dit que votre fille faisait des travaux de dactylographie.

— C'est pourquoi ?

— J'ai écrit un livre, je le voudrais en double exemplaire.

La boutique sombre sentait l'encre fraîche et le papier. Sur les étagères du haut s'empilaient des registres poussiéreux, des cahiers aux tranches jaunies. Sur le comptoir encombré, des taille-crayons en forme de mappemonde ou de caniche, des pochettes de décalcomanies multicolores, des stylos en faux jade sur des présentoirs en velours poussiéreux, des compas brillants aux pointes aiguës, des éphémérides de l'an passé.

— Ma fille est absente mais je peux vous renseigner.

— Je voudrais connaître le tarif s'il vous plaît ?

— C'est quinze francs la feuille, papier fourni.

— Quinze francs ! Mais j'ai presque trois cents pages.

— Au-dessus de cent et jusqu'à cinq cents, c'est douze francs.

— Mais ça va me faire trop cher...

— C'est le prix. De toute façon, en ce moment elle a beaucoup de travail, elle ne prend rien avant un mois. Vous comprenez, elle tape les thèses d'étudiants en médecine et en pharmacie.

La libraire semblait fière que sa fille s'occupât de choses aussi sérieuses.

Abbot sortit à reculons.

— Bien, je vous remercie, je vais réfléchir.

C'est impossible, pensa-t-il, comment font les autres ? Où trouvent-ils une somme pareille ? Il envisagea de louer une machine et de taper lui-même, mais le souvenir d'un après-midi passé au bureau à dactylographier une circulaire de dix lignes, l'en dissuada. Il déambulait l'esprit accaparé, faisant des comptes dans sa tête, parlant tout seul, les yeux rivés au trottoir.

— Et si je le proposais comme ça ?

Son manuscrit était recopié « au propre » d'une écriture appliquée, avec les marges bien tirées. Ses chefs avaient toujours cité en exemple la présentation de son travail. Une machine ne ferait pas mieux, ce serait même plus impersonnel ; il en tirerait une copie sur la photocopieuse du bureau, il fournirait le papier pour qu'on ne l'accuse pas de spolier l'administration. Il prendrait l'heure du déjeuner ; il estima qu'il lui faudrait entre deux ou trois semaines, à raison d'une petite liasse par jour.

JEUX DE DUPES

Satisfait, il regarda autour de lui, aperçut une place libre à une terrasse de café ensoleillé et s'assit. L'air bruissait des promesses du printemps, il écarta sa gabardine pour mieux absorber la tiédeur trouble qui ouvrait les manteaux des hommes et creusait les décolletés des femmes. Le garçon lui apporta une bière qu'il savoura en fermant les yeux. Il n'avait aucune envie de rentrer chez lui. Ce soir, leur fille, lasse des intrigues de sa mère, leur présentait son petit ami, et depuis le matin sa femme s'affairait dans sa cuisine. Tout ça l'ennuyait profondément. Il n'avait aucun goût pour ce rôle ; sa fille était beaucoup plus proche de sa mère, au point qu'il percevait bien souvent une complicité dirigée contre lui. Plus d'une fois il les avait surprises en conciliabules, changeant de conversation s'il arrivait ; il feignait ne s'apercevoir de rien, mais il était blessé. Un jour qu'il rentrait sans faire de bruit, il les entendit parler dans la chambre. Sa femme se plaignait de sa vie médiocre, racontait avoir manqué, étant jeune, de bonnes occasions, et conseillait à sa fille de bien réfléchir, de choisir un mari ambitieux et capable.

Il était ressorti sur la pointe des pieds et avait rouvert la porte en faisant du bruit.

Il appela le garçon pour commander une autre bière, mais l'autre ne l'entendit pas. Contrarié, il songea que toute sa vie, il avait souffert de l'inattention des autres ; c'était même une des raisons qui l'avaient poussé à écrire. Ça et une émission à la radio, où un paraplégique expliquait qu'après son accident, il avait de nouveau existé pour ses proches en se mettant à

peindre. Abbot écouta l'émission en rapprochant ce cas du sien. Lui avait ses jambes, mais il n'existait pas, ou plutôt il existait en réduction : réduction de collègue, réduction de mari, réduction de père. Personne jamais ne sollicitait son opinion. Il devait être là où l'on s'attendait à le trouver. Cette sensation si longtemps informulée prit un jour corps, sans qu'il puisse se souvenir du déclic révélateur ; peut-être une réflexion, une attitude l'avait un peu plus fouaillé. Il voulut étonner, surprendre l'indifférence, tromper le dédain. Ne plus être l'employé ponctuel et fade, le mari de fonction, le père sans exigence. Plusieurs tentatives avortèrent, l'étincelle ne venait pas, il n'avait aucune paix autour de lui. Sa famille se gaussait de ses projets, ses collègues riaient sous cape.

Enfin un jour leur fille arriva, annonçant que son comité d'entreprise organisait un voyage à Venise et qu'elle pouvait emmener quelqu'un à un prix très raisonnable. Abbot savait depuis toujours que sa femme rêvait de connaître le grand frisson romantique qui hantait ses désirs d'adolescente ; il n'eut aucun mal à la convaincre de profiter de l'occasion offerte, d'autant qu'il s'aperçut qu'elle avait déjà tout combiné avec sa fille, bien qu'elle fît mine de s'inquiéter de le laisser seul. Elles prenaient l'avion pour la première fois et leur appréhension l'amusa. Il s'était dit qu'il profiterait de sa liberté pour manger au restaurant, aller à un spectacle, mais le premier soir il rentra directement chez lui et, désœuvré, s'installa à table devant un cahier neuf. Il commença à écrire par amusement... et ne fit rien d'autre de tout le week-end, se nourrissant de ce que

JEUX DE DUPES

sa femme lui avait laissé. Elles partirent le vendredi matin et ne revinrent que le mardi soir suivant et, à part quelques heures passées au bureau, il ne fit qu'écrire. Il écrivit comme si sa vie en dépendait, avec l'obstination que met un naufragé à regagner le rivage. Dépourvu de notions littéraires, il écrivit avec sa tête mais aussi avec son cœur, sa sincérité lui servait de syntaxe, ses phrases avaient le poids de leur vérité, son histoire racontait le mépris et l'incompréhension. Il écrivit comme on vomit, comme on pleure tout seul, sans retenue. Lorsqu'elles revinrent et que sa femme eût constaté qu'à part ce qu'elle lui avait préparé, il n'avait rien mangé d'autre, elle prit le ciel à témoin de l'incapacité de son mari à survivre seul.

Elle ne sut pas que les cinq jours qu'il venait de vivre étaient les meilleurs qu'il eût connus depuis longtemps.

Le lendemain, il annonça qu'il désirait écrire et allait s'arranger un coin dans leur chambre. Sa femme ironisa, l'appelant « monsieur Hugo », mais il ne broncha pas.

Les coups de l'horloge de l'église voisine le tirèrent de sa rêverie. Il soupira, respira encore une fois la fragrance de l'air, la journée doucement s'achevait dans une saveur acide. Il quitta le café et rentra chez lui.

Le petit ami de sa fille était un blondinet qui faisait du football le dimanche et des livraisons le reste de la semaine. Sa conversation oscilla donc entre ses deux pôles d'intérêt. Les deux femmes l'écoutèrent avec cette application qu'elles mettent parfois afin de persuader leurs hommes, qu'elles tiennent à leur merci, de l'admiration qu'elles leur portent. Le blondin tenta par le biais

du sport d'attirer la sympathie du futur beau-père, mais quand il comprit que celui-ci ne faisait pas la différence entre un panier de basket et un corner, il se contenta de briller pour les femmes et assura sa qualification au titre de gendre en reprenant de la blanquette et en s'exaltant sur la Diane chasseresse brodée au petit point qui surmontait le buffet de la salle à manger. Ils se séparèrent vers minuit en se promettant de se voir souvent.

Lorsqu'une fois couchée, la femme d'Abbot déclara trouver très bien l'ami de leur fille, garçon sportif et ambitieux qui irait loin, peut-être même gérant de magasin, Abbot ne comprit pas les raisons d'espérer de sa femme.